

Récit de l'exode de juin 1940 par Marie EVRARD-DEMARQUAY

de Carrières-sous-Poissy

Lundi 10 juin 1940

Voulant encore voir les enfants (*ceux de Odette et Antoine Evrard*), j'ai été cueillir quelques cerises et comme la file de voitures ne bougeait pas, j'ai filé sur Poissy pour les régaler encore une fois. Malheureusement, le temps a passé en allées et venues et quand je suis arrivé à St-Blaise où je comptais les retrouver, on m'a dit qu'ils étaient au moins sur la chaussée (*actuelle route de la Reine-Blanche*), peut-être même à Poissy. Je n'ai pas eu le courage d'aller plus loin et je suis revenue bredouille.

Lundi soir: départ d'Antoine. Étant sur le pas de la porte: plus de gosses. Seul avec la mère Colas qui avoue être heureuse de nous avoir là, n'étant pas probablement très rassurée. On voit André Bocquillon (*adjoint au maire*) passer pour aller à la mairie, puis M. Senouillet (*le secrétaire*).

Mardi 11 juin 1940

Dans la nuit, nous avons entendu les gros canons et je l'avoue, j'ai eu la frousse au point de ne pouvoir rester au lit: à quatre heures, levés pour essayer de prendre le train de 5 h. Avec la lumière nous sommes allés chercher les cossats de pois au jardin avec une lumière pour les lapins que j'ai lâchés dans la cour. Nous n'avions pas peur de réveiller les voisins ceux-ci étant tous partis. Nous sommes partis le cœur gros de la maison et sommes arrivés à Poissy par un brouillard noir, lugubre, un temps à faire froid dans le dos; un brouillard factice paraît-il?

Impossible d'entrer dans la gare: trop de monde. Pas de taxis. Nous nous sommes donc mis en route à pied par la forêt de St-Germain avec une institutrice de Limay dont l'auto avait cassé sur la place de la mairie et qui ne pouvant retrouver sa famille s'était jointe à nous pour le trajet.

Avons pris le train et sommes arrivés à Paris pas trop tard tous les trois. Pas de taxis, prenons le métro pour Orsay dans l'intention de fuir au plus vite. Arrivés à la gare: plus de trains. A Montparnasse, à Austerlitz: plus de trains également, impossible de sortir de Paris. Trouver une auto c'est un problème. Sur le trottoir gît la famille Lemaire qui est logée à la même enseigne que nous et a passé la nuit dans la gare de Conflans à cause du pont qui devait sauter. Enfin nous prenons le métro jusqu'à la mairie d'Issy. Autre histoire: tous les restaurants sont fermés, plus de boulangers, pas de viande, heureusement nous avons trouvé un bistrot qui a consenti à nous donner ce qui lui reste. Pas moyen de décider un chauffeur à nous conduire en dehors de Paris, mais nous avons un train électrique qui nous mène d'Issy à Versailles. Là, pas moyen d'aller à la gare des Chantiers à cause de la foule

qui doit coucher dehors, les portes de la gare ayant été fermées mais se sont ouvertes dans la nuit à cause de la pluie.

Sur le trottoir, une personne nous propose d'aller coucher chez elle. Nous étions trois avec la jeune fille de Limay. Faute d'autre chose, nous acceptons sa proposition. Hélas! Son logement se compose d'une seule petite pièce et d'un lit que nous occupons Albert et moi. L'autre personne se case comme elle peut sur deux chaises et notre hôtesse sur son fauteuil. Inutile de dire que nous ne dormons pas, les avions passant et repassant sans cesse. L'institutrice est toujours à la fenêtre et regarde passer les troupes. Elle ne se possède plus, elle a peur. Pour elle les Allemands sont aux portes de Versailles, ils encerclent Paris. Inutile de la raisonner, elle ne veut ou ne peut plus comprendre ce que l'on dit pour tâcher de la rassurer un peu. Elle est énervée par les événements car pour venir jusqu'à Poissy elle était dans une petite auto et elle ne sait ce que sont devenus son père et ses sœurs qui étaient dans une autre voiture, aussi sommes-nous de bonne heure debout.

Mercredi 12 juin 1940

La jeune fille veut partir par le train mais la foule stationne toujours dans la gare. Nous prenons la résolution de partir à pied de Versailles à Rambouillet malgré tous nos colis car il y a 32 km (???) entre les deux villes. Nous avons la chance de trouver un lieutenant qui arrête tous les véhicules sortant de Versailles pour le transport des piétons, nous sommes de la sorte allés jusqu'aux Essarts-le-Roi.

Arrivés, le café ouvert, je reste à la porte avec nos bagages et Albert va prendre un café. Une voix que j'entends m'intrigue. C'est André Bocquillon qui est parti à vélo, n'ayant plus rien à faire puisqu'il n'y a plus personne à Carrières et qui va essayer de rejoindre sa famille. Puisse Antoine pouvoir en faire autant car c'est bien triste d'être sans nouvelles des siens. J'en fais la triste expérience. La jeune fille qui nous accompagne a retrouvé deux dames de sa connaissance et sur mes instances est partie avec elles. Nous reprenons notre route à pied chargés comme des mulets. Nous marchons $\frac{1}{2}$ heure et nous reposons autant.

Nous arrivons enfin à Rambouillet. Il faut trouver un gîte et un restaurant. Le restaurant, inutile d'y compter, la ville commence à décamper. Il faut trouver du pain, le boulanger en fait une tournée toutes les heures et ferme sa boutique entre temps. Nous déjeunons de Petit-Beurre et de chocolats que j'avais emportés. Il commence à bruiner, il faut trouver un lit: nous passons devant la gare et nous trouvons Pierre Lointier qui est en panne avec son auto.

Nous allons au centre d'accueil et on nous envoie grimper du côté de l'église. Là, nous retrouvons notre compagne de route qui me propose de manger au centre qui doit donner de la soupe chaude. Albert me laissant seule est parti sous la pluie faire un tour et revient me chercher pour aller à l'école des filles où nous serons à l'abri pour la nuit.

J'avais rencontré Rivalin en allant acheter du pain et du pâté. Celui-là partait avec sa belle-sœur pour le Mans, je crois. Nous avons dîné là où nous étions pour coucher. L'eau est bonne, nous ne buvons que cela en ce moment, ça ne nous énerve pas trop et nous passons la nuit sur de la paille en compagnie de 18 autres évacués. C'est la guerre, on ne peut sortir sans en voir.

Les quatre classes de cette école sont garnies, les couloirs également, nous sommes à côté de trois personnes d'Achères; dont une de près de 80 ans. Nous sommes alertés, un avion vient nous donner la sérénade avant de nous coucher. A ce moment notre chambre n'était pas trop garnie, mais sur 8 que nous étions, 6 se sont précipitamment couchés à terre. Une femme pleurait près de la porte. Elle était partie en voiture avec son mari et ses enfants. Ayant été obligée de descendre; la file de voitures s'est mise en marche et elle ne sait ce que sont devenus les siens. Le pire est qu'elle n'a rien à se mettre sur le dos, ses effets étant restés dans la voiture. Pourvu qu'il n'en soit pas de même chez Odette ou les petits.

Jeudi 13 juin 1940

Je ne sais pas trop au juste quel jour l'on est, mais aujourd'hui nous avons commencé notre journée par entrer à l'église de Rambouillet. Où sont donc les prières du soir de Carrières? Où est le père Augustin (*curé de Carrières-sous-Poissy*)? Et de penser à tout cela j'ai le cœur gros. Nous sommes partis ensuite avec nos maudits colis que nous ne pouvons tout de même pas abandonner en route. Et comme nous prenons la route de Chartres où personne ne nous attend, nous décidons de faire le trajet en plusieurs étapes. En route nous sommes hélés par M. Giquel au moment où nous nous reposions sur le bord de la route et après maint et maint repos nous venons échouer à Épernon.

Fourbus, vannés, nous demandons un petit coin pour le reste de l'après-midi et la nuit, rien à faire, tous les hôtels sont fermés, toutes les maisons ont leurs volets clos, ceux qui restent vont partir; inutile d'insister. Albert avise un capitaine de gendarmerie qui nous envoie à la mairie et nous voici encore une fois à l'abri. Nous aurons ce soir un matelas, mais demain?

Nous ne pouvons déjà pas nous procurer du pain pour notre déjeuner. Comment mangerons-nous? Nous repartirons comme le Juif Errant. Mais nous avons mal aux bras, dans le dos et nos jambes ne veulent plus nous porter. Enfin à la grâce de Dieu! Il ne nous abandonnera pas.

Mais que c'est triste d'être sans nouvelles des siens et des événements: nous ne savons rien. Car jusqu'ici il n'y a pas de journaux et le seul renseignement nous a été donné par une petite sœur de la Charité, c'était peu mais cela a suffi. En arrivant à notre chambre à coucher, un avion a passé et s'est fait canonner. Je crois que nous sommes mal tombés et que l'ennemi nous suit. Un facteur qui partageait notre chambre nous a procuré une livre de pain. Comme ce pain sortait du four, au lieu de le mettre dans notre sac, Albert l'a déposé sur le marbre de la cheminée et nous sommes allés nous allonger, mais à un moment donné,

voilà notre pain qui fait le plongeon et nous tire de notre somnolence. Albert ne comprend pas pourquoi.

Mais voilà un coup de canon nous donne le mot de cette énigme et tous aussitôt il faut que nous nous levions et courrions vers l'abri destiné aux alertes. Deux vagues d'avions ennemis viennent bombarder Épernon et ses environs. Plusieurs bombes sont tombées près de nous. L'église placée sur une hauteur n'a plus d'escalier, toute une rue a été abimée. Comme Épernon était en train d'évacuer, beaucoup de voitures et d'automobiles chargées et en route ont été mitraillées et bombardées et des habitants victimes. Enfin nous avons pu nous reposer jusqu'au matin dans Épernon faute de ne pouvoir faire autrement.

Vendredi 14 juin 1940

Ce matin de bonne heure, nous sommes repartis d'Épernon, nous dirigeant sur Maintenon, mais on nous l'a défendu la route étant encombrée de débris. Nous nous sommes donc dirigés sur Gas et Gallardon et nous échouons à Coltainville où nous avons trouvé à coucher après avoir vu encore une fois les avions. S'ils pouvaient nous laisser passer la nuit tranquille au moins. Demain je ne sais où nous nous dirigerons puisqu'il paraît que Chartres est en flammes, ayant ce soir les terribles visiteurs, et qu'on ne peut y aller. Ici nous avons rencontré Octave Marchand qui cherche sa femme. Pourvu que nos gosses soient en bonne santé? Que de soucis! Antoine a-t-il pu les retrouver? Je l'espère.

Samedi 15 juin 1940

Nous repartons ce matin pour Houville. Il paraît qu'il y a eu beaucoup d'avions qui ont passés ce matin mais nous n'avons rien entendu, nous étions trop las. Sur tout notre parcours nous avons vu de ces maudits oiseaux, ils tournaient encore autour de Chartres. De cette ville il en reste encore car nous avons vu de loin les deux clochers de Notre-Dame. Que Notre-Dame nous protège tous et nous ramène!

De Hourville nous devons nous rendre à Sours pour avoir du pain, mais rien. Heureusement qu'un soldat nous en a donné un peu, puis nous repartons du côté de Francourville où nous nous sommes arrêtés dans une ferme dont les patrons étaient filés. Il ne restait qu'un gardien pour faire manger et traire les vaches. Nous n'étions pas les seuls à y coucher dans cette grange. Il est arrivé six grandes voitures avec des réfugiés, puis d'autres encore d'Épernon et j'ai appris que le garde champêtre qui nous avait reçus si gentiment dans l'après-midi, avait été tué en tambourinant, par le bombardement.

Dimanche 16 juin 1940

En chemin nous avons encore aperçu des avions qui ont dû faire du dégât encore à Chartres mais N.-D. a toujours ses clochers. Nous avions prémédité qu'en qualité de dimanche nous nous serions reposés, mais l'homme propose et Dieu dispose. Cette nuit, des réfugiés qui s'étaient arrêtés à un pays plus loin ont été invités à décamper et sont arrivés tard dans la

nuit nous rejoindre. Aussi ce matin avons-nous mis les voiles de bonne heure et sommes repartis vers 5h pour Allonnes et nous tâcherons d'aller jusqu'à Voves. Mais nous commençons à ne plus pouvoir aller par la fatigue et la chaleur. Nous ne mangeons pas assez, jamais de légumes, pas de pain, pas de viande, des conserves un point c'est tout! Et pour nous consoler: pas de nouvelles, rien! C'est à désespérer. Un curé qui menait des évacués nous disait hier que l'ennemi devait être vers Houdan à peu près. Puis d'autres ont raconté qu'il était passé Rambouillet, qui croire?

Voilà le temps qui se gâte, nous nous réfugions dans une vieille ferme à cause d'une menace d'orage. Les habitants de cette ferme sont partis emportant leur linge. Les animaux, vaches, cochons, lapins, volailles sont restés à la merci du premier passant venu. Aussi va-t-il en manquer à l'appel. Comme il ne tombe rien, nous repartons et tombons dans une autre ferme avant Voves où les propriétaires eux aussi ont décampé mais ont emmené leurs bestiaux à l'exception des poules, des lapins et d'une vache.

D'autres évacués les ont remplacés à leur tour. On nous offre un lit et un dîner que nous ne refuserons pas comme de juste. Nous nous couchons, il fait encore jour mais, bombardements, mitrailleuses, canonnades, avions etc. n'arrêtent pas d'une minute. Nous nous étions assoupis un peu, nous sommes réveillés par tout ce tintamarre. Il est 9 heures à la montre mais comme il fait jour, nous ne savons si c'est du soir ou du matin et nous descendons de notre perchoir.

Les habitants sont dans la cour à se demander ce qu'il faut faire d'autant plus que deux sidis sont venus hier soir et ont dit que l'ennemi était à 2 km. Comme nous venons de plus loin, nous ne les avons pas crus. Nous nous recouchons et ça continue toujours. Comme on ne sait si ça durera longtemps, nous prenons sur nous que mourir pour mourir c'est encore préférable de l'être dans un lit et nous nous recouchons.

Lundi 17 juin 1940

Ce matin un calme absolu, à croire que le mauvais rêve est passé et que la guerre est finie. Mais les habitants de la ferme sont démontés, ils ne savent plus où ils en sont. Nous prenons le parti de rester pour leur tenir compagnie et nous reposer puisque nous ne savons pas si nous pouvons continuer notre route. Je lave la vaisselle. Albert va et vient avec le fils qui a été réformé et s'occupe beaucoup pour notre ravitaillement. Quant à un moment donné, voilà qu'il leur prend fantaisie à tous les deux d'ouvrir une porte qui donne sur les champs pour aller voir deux mulets qui ont été abandonné par des sidis.

Cette porte est dans un mur qui se continue à une certaine distance par une grille qui donne juste en face la maison où je me trouve. J'y vois apparaître des soldats. Qui sont-ils? Je l'ignore, ne les voyant pas très bien, mais à leur charabia, je tombe des nues. Je ne m'attendais pas du tout à être la première à voir l'ennemi. Ils sont une dizaine. Heureusement que le jeune homme comprend à moitié l'allemand. Ils demandent s'il y a des

soldats français et sur notre négative, ils entrent, regardent et repartent en nous disant que la guerre est finie. Nous sommes allemands et prisonniers. Est-ce possible?, Je ne peux pas encore me l'imaginer. Les habitants sont tous ragaillardis, moi c'est le contraire, j'ai encore plus le cafard.

Et pourtant si la guerre est terminée, je vais pouvoir espérer ne pas être trop longtemps à revoir mes enfants. Cet après-midi, il est passé un évacué qui ayant voulu aller à Voves, s'en est vu pour ainsi dire chassé. Les Allemands lui ont dit de retourner chez lui. Les hôtes de la ferme ont bien envie d'en faire autant, leur demeure n'étant qu'à [...] km d'ici. Un officier ennemi leur ayant dit que l'armistice devait être signé aujourd'hui.

Ils sont partis en nous disant que sûrement le vrai propriétaire allait arriver d'un moment à l'autre. Nous allons donc rester avec trois femmes de Sarcelles qui comme nous sont venues à pied et comme nous ne peuvent plus marcher. Mais pourrions-nous retourner chez nous? Refaire le chemin que nous avons eu tant de mal à faire? Aurons-nous à manger? Je ne veux pas y penser? Attendrons-nous les véritables propriétaires ou partirons-nous demain?

Mardi 18 juin 1940

Nous n'entendons plus de canonnade et ne voyons plus autant dire d'avions et nous sommes dans l'indécis. Nous ne savons plus quoi faire? Nous sommes aussi isolés que Robinson dans son île.

Mercredi 19 juin 1940

Nous commençons à voir des évacués qui reviennent et rentrent chez eux, beaucoup sont ceux qui sont à pied. Peu d'autos, celles-ci auraient-elles eu le temps de traverser la Loire?

Jeudi 20 juin 1940

Nous nous reposons peut-être pas très honnêtement, car nous avons trouvé une tinette avec du salé, nous faisons la soupe aux choux presque tous les jours et nous faisons cuire des vieilles pommes de terre trouvées dans un coin en guise de pain. Le pire pour nous est que nous allons manquer d'eau.

Les personnes qui sont avec nous sont la mère, la fille et la petite fille, la fille tient un commerce (mercerie) mais la mère qui a une soixantaine d'année traite la vache, arrange les cochons, les poules et les lapins; nous ne manquons de rien en ce monde. Mais malgré cela je voudrais être partie, d'autant plus que des chariots d'évacués qui ont passé ce matin nous ont dit que les ponts sur la Loire étaient sautés, est-ce que la guerre continue? D'autres qui se sont arrêtés là repartent pour un pays au-dessus de Mantes, d'autres vont à côté de St Cyr et nous? Je ne sais plus!

Je voudrais partir et j'ai peur de ne pouvoir arriver à destination à cause des difficultés de la route.

Vendredi 21 juin 1940

Nous sommes toujours à la ferme de Villeneuve-le-Vierge (*n'est-ce pas plutôt: Villeneuve St Nicolas à quelques km de Voves???*). Nous ne faisons rien et nous sommes isolés comme Robinson dans son île. Nous avons eu ce matin la visite redoutée d'un capitaine allemand, de son chauffeur et d'un interprète. Ils sont venus voir la ferme, se sont informés de ce qu'elle contenait, comment nous vivions, nous demandant si nous avions besoin de quelque chose et nous ont dit que le train de Voves à Paris allait remarquer et que l'on pourrait partir quand nous voudrions. Mais moi, je ne sais pas si je pourrai attendre car je m'ennuie à ne rien faire et j'aspire à être chez nous où j'espère revoir mes gosses. La route est longue d'ici Carrières mais je la ferai avec plaisir si je savais trouver tout ce que j'aime au bout du chemin.

Samedi 22 juin 1940

Nous avons combiné de partir ce matin et en ce cas nous avons fait cuire un peu de viande mais un incident imprévu a bousculé tout. Je ne pouvais dormir lorsqu'à un certain moment le chien qui couche à la porte s'est mis à aboyer et j'entends plusieurs autos entrer dans la cour. Une sueur m'est passée dans le dos: pour entrer d'autorité, il fallait que ce soit des ennemis venant camper dans les granges ou la maison.

Des coups dans la porte ont réveillé Albert, il est parti ouvrir. Plusieurs personnes sont entrées et pour ne pas nous faire languir on dit que les patrons revenaient chez eux. Il a fallu leur donner des explications sur notre présence chez eux; ils n'ont pas eu l'air trop mécontents et ont déclaré être enchantés de retrouver leur maison en cet état. Jusque là tout allait bien, le pire est que nous couchions à côté de la cuisine, nous ne fermions jamais la porte à clé. Il n'en a pas été de même pour eux. Nous nous étions recouchés et nous avons entendu la clé tourner dans la serrure. Impossible d'aller chercher la viande, d'autant plus que revenus à jeun, ils s'étaient empressés d'y mettre un doigt.

Peut-être le départ sera-t-il pour demain? Nous venons de recevoir la visite de plusieurs Allemands dont un venait réparer son vélo; ils ne nous ont pas dit grand-chose et sont repartis.

Dimanche 23 juin 1940

Nous avons fait nos adieux à nos hôtes hier soir et dès 5 h moins le quart nous sommes partis pour refaire le trajet que nous avons fait il y a déjà près de quinze jours. Nous sommes restés six jours à la ferme et cela nous a un peu retapés à part mes ampoules au pied. Pourvu que je ne sois pas obligée de faire la route avec une savate. Bref nous sommes repartis par un temps assez frais, le matin nous avons bien marché et comme nous avons pris un chemin plus court qu'en allant, nous avons bien avancé notre itinéraire. Nous sommes arrivés à Gallardon vers 5 heures et sommes en ce moment dans une grange servant de garage d'auto à un docteur mobilisé. Sur la route, des vélos et des autos en panne en

quantité. Des sacs de soldats abandonnés, une tombe d'Allemand vers Francourville, un tas de chargeur de fusils à Umpeau. Tout cela c'est triste et nous, qu'allons nous trouver à Carrières? Le pillage hélas! C'est paraît-il ce qui attend ceux qui sont partis et pourtant pouvait-on faire autrement, j'en doute. Enfin nous verrons, n'anticipons pas sur l'avenir. Dans quelques jours, s'il plaît à Dieu, nous serons fixés puisque demain, s'il fait beau, qu'il ne pleut pas, nous nous dirigerons sur Rambouillet. Nous avons aperçu pour la dernière fois ce matin les clochers de N-D de Chartres et pourtant il s'en est fallu de peu pour qu'on aille les voir de près puisque nous nous dirigeons sur ce pays.

Et Antoine, et Odette, et les petits où peuvent-ils bien être? Hier soir il est passé des réfugiés qui retournaient chez eux. Je me suis précipitée sur la route pour voir s'ils n'y étaient pas. Nous avons voyagé ce matin un petit moment avec un de Neuville qui s'ennuie d'arriver chez lui et d'ici où j'écris, c'est un continuel passage de voitures qui rentrent. On m'a dit hier que sur le parcours un peu plus loin que la ferme, on voyait pas mal de chevaux morts sur la route. Pourvu que leur cheval n'en ait pas fait autant. Dans un moment, j'espère qu'ils s'étaient dirigés vers Laval pour aller voir la demeure de sœur Germaine. Nous, on m'a raconté que l'ennemi était à Nantes. Me voilà donc revenue dans l'incertitude du danger pour eux.

Lundi 24 juin 1940

Nous n'avons pas très bien dormi. Il a fait un fort orage et par moment nous sentions les gouttes d'eau nous fouetter le bout de l'oreille. Nous avons étendu un parapluie au-dessus de nos colis et tout est bien qui finit bien. La pluie a cessé sans autre dégât.

Nous sommes donc repartis sur Rambouillet par un épais brouillard. Il faisait bon à marcher. Mais quand il a disparu, le soleil a tapé si fort qu'on a été contents d'être arrivés à destination pour se reposer.

En route nous avons vu la récupération des archives de Houilles qui ont été semées tout le long de la route, il est probable qu'il manquera des pièces aux dossiers. Arrivés à Rambouillet, nous sommes enquis d'un car pouvant nous aider à réintégrer notre logis. Ces cars commandés par la mairie sous l'autorité de la direction allemande fonctionnent mal et Albert étant allé aux renseignements est revenu bredouille. Il y a bien des autos mais peu, il en faudrait vingt fois plus pour emmener tous ceux qui comme nous font de la marche; aussi avons-nous décidé que nous allons continuer notre marche en avant. Nous serons plus longtemps en route mais quand on a la perspective du clocher devant soi, on a plus de courage, on oublie un peu ce qui peut être arrivé, pillage etc.

Nous avons déjeuné sur le pouce, comme d'habitude, en face le château de Rambouillet où est installée en ce moment, je crois, toute l'élite allemande, car on en voit entrer des soldats, ce n'est pas tout de le dire.

Nous sommes remontés à côté de l'église pour trouver où coucher. Comme l'école où nous avons déjà couché il y a huit jours est fermée, nous sommes tombés dans la salle paroissiale. Nous y entrons quand nous avons été aperçus par la famille Gerrier (?) qui s'en retourne aussi à Carrières. L'exode en sens inverse se reproduit sur le parcours, mais que de dégâts à enregistrer. Un débitant que nous avons vu ce matin, nous disait que les évacués étaient très mal vus rapport aux rapines et aux déprédations qu'ils causent partout où ils passent.

Comme nous arrangions nos lits de paille, nous avons vu revenir Gerrier et sa famille. Ils en avaient assez de courir derrière la voiture à Jounault et préfèrent faire comme nous le trajet qui reste tranquillement et ma foi, nous ne sommes pas fâchés d'avoir des compatriotes à qui parler du pays et ce qu'il y a de bien, c'est qu'étant plusieurs, nous mangeons mieux, ce qui n'est pas à dédaigner pour la santé. Nous nous sommes endormis au son des chants allemands, on aurait cru qu'ils donnaient un concert.

Mardi 25 juin 1940

Ce matin nous sommes partis tous les cinq à 5 h 1/4 pour continuer notre route. Nous sommes sortis de Rambouillet et sommes en ce moment à Châtel-le-Guyon (*il doit plutôt s'agir de Mareil-le-Guyon*) où nous nous sommes arrêtés pour déjeuner. Nous allons repartir tout à l'heure et tâcherons de faire le plus de chemin possible pour, s'il plaît à Dieu, arriver demain soir à Carrières. Nous aspirons tous à ce moment et nous en avons peur. Qu'allons-nous retrouver? On parle tant de pillage que nous ne savons quoi penser. Et les enfants vont-ils être arrivés avant nous ou devons-nous les attendre? Quel problème! Et comme on voudrait être plus vieux pour savoir.

Étant repartis de Châtel-le-Guyon aussitôt après le déjeuner, nous avons fait un bon petit bout de chemin et sommes arrivés aux Petits-Prés où nous avons fait halte pour la nuit. Le hic est de trouver un gîte. Il y a bien des fermes mais pas pour nous; les évacués sont on ne peut plus mal vus et toujours allant nous stoppons dans un moulin où nous trouvons à coucher. Enfin c'est la dernière nuit, nous l'espérons; que nous coucherons hors de chez nous. Une mauvaise nuit est bien vite passée, si vite que nous en oublions presque de dormir si bien qu'il fait à peine jour que nous sommes debout prêts au départ.

Mercredi 26 juin 1940

Nous montons une côte, en descendons une autre, si bien que montant et descendant nous arrivons à la Maladrerie. Quelle chance d'être si près de chez nous. Je voudrais voir le clocher de notre église; il paraît qu'on peut le voir par une coupe de bois. Le chiendent est qu'à ce moment, la pluie s'est mise à tomber et qu'on n'a rien vu du tout, enfin ce n'est que partie remise. Nous espérons qu'il est toujours debout.

Nous rencontrons Robert et Subreville qui retournent chercher des colis restés quelque part en passant. Nous leur demandons des détails; Carrières n'a pas souffert, à part deux ou trois maisons sur la route de Chanteloup, Costes et Germaine qui ont été pillés, rien n'a

été dérangé. Il y a paraît-il une passerelle et un bac. Nous jubilons, mais hélas il nous faut déchanter. Ces deux moyens de passer la Seine se réduisent à une simple barque dans laquelle nous mettons nos colis et nous mêmes pour faire notre entrée sur notre territoire.

Nous rentrons tous en bateau. Nous ne sommes pas les premiers, mais ceux que nous aurions voulu y voir n'y sont pas encore, mais l'espoir nous est toujours permis puisque beaucoup d'autres sont dans le même cas.

Départ	Retour
mardi 11 juin - Paris-Versailles	Dimanche 23 juin - Voves-Gallardon 33 km
Mercredi 12 - Versailles-Rambouillet 32 kilomètres	Lundi 24 juin - Gallardon-Rambouillet 20 km
Jeudi 13 - Rambouillet-Épernon 14 km	Mardi 25 juin - Rambouillet-Petits Prés 26 km
Vendredi 14 - Épernon-Coltainville 20 km	Mercredi 26 juin - Petits Prés-Carières 17 km
Jeudi 15 - Coltainville-Francourville 16km	
Dimanche 16 - Francourville-Voves 18 km 100 km	96 km

Merci à Robert QUÉRÉ qui m'a prêté les documents originaux; à Damien EVRARD qui a retranscrit le texte.

Antoine et Odette EVRARD ainsi que leurs cinq enfants sont rentrés indemnes à Carrières-sous-Poissy quelques jours plus tard.

Albert DEMARQUAY était âgé de 67 ans en juin 1940, il est décédé le 3 août 1945 à Carrières-sous-Poissy.

Son épouse Marie EVRARD DEMARQUAY était âgée de 60 ans en juin 1940, elle est décédée le 24 mai 1952 à Carrières-sous-Poissy. Elle était la sœur de Maurice EVRARD, décédé le 25 septembre 1915 dans les combats de la Marne (et dont les lettres ont été publiées sur ce site).

Leur fille Odette DEMARQUAY était l'épouse d'Antoine EVRARD dont on peut voir de nombreuses photos sur ce site.

Philippe HONORÉ